

A travers la Critique

Dans une lettre adressée à MM. les Critiques musicaux, nous leur avons signalé que l'antagonisme assez fréquent des jugements présentés sous cette rubrique avait suscité un certain éffarément dans l'esprit de nos lecteurs, et nous avons ajouté : « Les critiques examinent les œuvres selon l'angle de leur choix. Nos lecteurs ne connaissent point cet angle et pour employer une comparaison, ils sont, à chaque citation, placés dans la situation d'un observateur à qui l'on assignerait, pour la contemplation d'un même paysage, des « points de vue » différents et qui verrait tour à tour : la chevauchée des nuages, une cheminée d'usine, l'ondulation des blés dans la plaine ou simplement une borne sur le bord du chemin. Sans poursuivre cette comparaison qui pour être absolument juste aurait besoin de précision, on peut dire que notre rubrique « A travers la Critique », présenterait un intérêt considérable si nous pouvions la rouvrir par un exposé de la conception que chaque critique a de son délicat ministère. Ainsi avertis, nos lecteurs seraient en mesure de saisir toute la portée des citations faites par la suite. Ils sauraient distinguer parmi les jugements énoncés : ceux qui sont prononcés en vertu de principes considérés comme intangibles, ceux qui émanent d'un idéal de beauté réalisée ou à réaliser, ceux qui ont pour base une impression personnelle ou une opinion collective, etc. Ils prendraient tout à tour la « position » prise par le critique lui-même et la diversité des jugements — même leur opposition — leur semblerait être — ce qu'elle est d'ailleurs — une loi naturelle. »

Nous commençons ci-dessous la publication des premières lettres reçues en donnant quelques précisions sur les journaux où paraissent les critiques et sur les œuvres musicographiques écrites par nos correspondants :

En musique, je ne suis pas un professionnel, mais un simple amateur, comme Baudelaire ou Mallarmé. (Si parva licet...) C'est vous dire que je ne m'intéresse à la technique musicale que dans la mesure où elle sert l'idée poétique. C'est aussi vous indiquer que je n'ai aucun parti-pris d'école, ni aucun exclusivisme d'aucune sorte. Je continue de vénérer les grands classiques, et de ne pas les trouver trop encombrants, ce qui ne m'empêche pas d'attendre avec la plus grande sympathique curiosité toutes les audaces des novateurs, pourvu qu'elles aient un sens. J'aime Bach et Beethoven, Mozart et Wagner, Berlioz et Franck, Fauré et d'Indy, Debussy et Richard Strauss, Dukas, Ravel, Strawinsky, etc., je suis éclectique, et ne déteste que le banal et le saugrenu.

Paul SOUDAY.

Les articles de M. Paul Souday relatifs aux Concerts paraissent dans Paris-Midi tous les lundis pendant la saison.

Comment j'entend la critique ? Mais d'une façon très simple : je dis ce que je pense sans me préoccuper de savoir si

cela plaira à tel ou tel lecteur. Cependant, étant compositeur moi-même et connaissant les difficultés de notre art, je m'attache à découvrir les qualités d'une œuvre plutôt que ses défauts et je cherche à mettre en valeur lesdites qualités, pour peu que le compositeur me semble avoir fait un sérieux effort et ait été sincère, ce qui est le cas le plus fréquent. N'est-ce pas là d'une élémentaire justice ?

André BLOCH.

M. André Bloch, qui est prix de Rome, bien qu'il ne le dise pas, écrit dans le Radical le lendemain des « premières » théâtrales et y rend compte des concerts lorsqu'il y est « attiré par une 1^{re} audition intéressante ».

La critique est un art et l'art est difficile. Vous demandez à ce serpent de se mordre la queue ; vous escomptez l'appétit de ce monstre dévorant pour l'inviter, au sortir de sa léthargie, à assouvir sur soi-même sa rage. Ce serait peut-être un bien, mais je n'ai pas encore, pour ma part, le désir du martyr. Veuillez m'excuser.

Roland MANUEL.

M. Roland Manuel donne son feuilleton à l'Éclair (un lundi sur deux). Il collabore à la Revue Pleyel, et à la Revue musicale.

« In cauda venenum » pense sans doute notre sympathique confrère dont le « serpent » semble mettre sa coquetterie à ne point porter « lunettes ». Jamais, en effet, nous n'avons demandé au « serpent » de se livrer à ce jeu périlleux ! Nous souhaitons connaître, tout au plus, l'usage habituel qu'il faisait de son venin quand dame Nature lui en avait donné.

Vous me posez — très aimablement — une bien grosse question. J'essaierai d'y répondre en quelques lignes.

Je crois, d'une façon générale, que le critique, quel qu'il soit, obéit bien plutôt à son instinct qu'à des principes ou, si vous le voulez, que les principes dont il prétend s'inspirer ne font qu'exprimer les exigences primordiales de son instinct, — en les déformant toujours un peu parce qu'ils les traduisent sous une forme trop nette et trop arrêtée.

Quelle est donc l'orientation actuelle, instinctive, de mes jugements esthétiques ? Je suis, je crois être un éclectique.

J'entends par là que je ne fais pas de politique en art, que je ne suis inféodé à aucun parti, à aucune école, à aucune chapelle. J'aime autant d'Indy que Fauré ou que Debussy, selon l'heure. Je tâche de varier mes plaisirs et de les étendre autant que possible. A quoi bon diminuer par des exclusions volontaires le champ de mes jouissances esthétiques ? Pourquoi pas Beethoven après Mozart, Milhaud après Wagner ? Je n'exclus que ce qui me paraît grossier et bas.

Je n'ai donc aucun idéal préconçu. Je

n'imagine par avance aucun type de Beauté que je demande ensuite aux créateurs de réaliser pour ma plus grande satisfaction. Je me plaie aux beautés les plus diverses. Qu'on me donne seulement de la beauté.

Ce qui m'est odieux par-dessus tout, c'est l'académisme. Je préfère encore le vulgaire, s'il a du moins quelque force et quelque spontanéité.

J'ai une sympathie particulière, peut-être un peu trop indulgente, pour les « jeunes » et pour tous leurs efforts, en tant qu'ils témoignent de l'abondance, de la verve, de la vitalité et de l'indépendance.

Je ne hais rien tant que la redite des procédés appris et j'ai une tendresse secrète pour les révolutionnaires.

Mais on ne peut pas m'accuser d'avoir jamais fermé les yeux sur les défauts les plus évidents des auteurs qui me sont chers. A mes plus chers amis j'ai dit, — publiquement, — leurs vérités à l'occasion. Qui aime bien, châtie bien. Et, à défaut d'autre mérite, on m'accordera peut-être, je l'espère du moins, celui de la franchise et de la liberté.

Après cela, inutile d'ajouter que je ne me considère pas comme plus infailible qu'un autre, mais j'essaie de justifier autant que possible mes appréciations et il peut se faire que l'erreur d'un jugement soit compensée par l'intérêt des raisons qui le motivent.

J'accomplis ma tâche en conscience, heureux si j'ai amené quelques admirateurs de plus aux vrais chefs-d'œuvre.

Paul LANDORMY.

M. Paul Landormy collabore à la Victoire, (chronique hebdomadaire le mardi), à diverses revues : Revue Musicale, Ménestrel, Revue de Genève, The Chesterian, etc. Il a publié une « Histoire de la Musique » et, dans la collection des Maîtres de la Musique (Alcan), un « Brahms » et un « Bizet ». Il dirige, de plus, la collection des Chefs-d'œuvre de la musique (Mellottée). Avant de se consacrer à la musicologie, M. Landormy, qui est agrégé de philosophie, avait publié divers ouvrages dont nos lecteurs pourront trouver la liste dans Hugo Riemann.

Sur la Suite d'E. BLOCH, 1^{re} aud. Colonne :

M. A. Boschot (Echo de Paris) : « C'est une œuvre extrêmement ingénieuse et séduisante, dû moins quant aux combinaisons de timbres. Elle raffine sur les acquisitions de Rimsky, de Debussy des « Fêtes » et par le pittoresque, sur les gambades de « Petrouchka ». Les idées mêmes et le plan ne se laissent pas percevoir dès l'abord : sans nier qu'ils existent, on peut constater que le discours musical est fragmenté à l'excès, et que le contour mélodique trahit une singulière inquiétude.

M. A. Bruneau (Matin) : « Les idées, hélas ! c'est ce qui manque le plus à cette œuvre nouvelle dont je dois vous entretenir. Celles que l'on y rencontre n'ont aucune forme : elles s'émettent en une poursuite impalpable : elles

ne sont ni mélodiques ni rythmiques. Des harmonies grinçantes et grimaçantes les revêtent d'un épais tissu sonore qui les étouffe, les aplâtit, ne leur laisse jamais la liberté de s'élever, de se développer, de traduire un sentiment quelconque. »

M. R. Charpentier (Comœdia) : Cette Suite « a un caractère symphonique très nettement accusé... Habile à manier l'orchestre, M. Bloch possède le don précieux de savoir doser exactement son instrumentation selon les exigences de l'effet à obtenir. Ses sonorités ne sont peut-être pas toujours d'une extrême originalité : elles font souvent penser aux divers maîtres de l'école contemporaine : M. E. Bloch est très éclectique, mais il connaît aussi fort convenablement son métier. Les idées ne frappent pas toujours par leur extrême personnalité... L'architecture musicale serait, à mon sens, un peu morcelée... Malgré ces observations, cette « Suite » se classe parmi les meilleures productions pour instrument soliste et orchestre »

M. Dézarieux (Liberté) : « Pourrait-on ne pas sourire de ce que conte l'excellent « Guide du Concert ». M. E. Bloch avait d'abord inscrit des sous-titres sous chacune des quatre parties de sa Suite. Mais... il est de mode chez beaucoup de musiciens modernes, de nier que leur inspiration soit guidée par un petit scénario dramatique... M. Bloch barra les sous-titres... « Je vous donne de la musique pure » La musique qui n'est pas une traduction du monde sensible ou des sentiments ne m'intéresse guère... La Suite est bel et bien descriptive... musique agréable mais creuse, inconsistante... pas très originale. »

M. Paul Souday (Paris-Midi) : « ... Suite assurément remarquable, fiévreuse même et un peu satanique, mais pour finir dans l'air et la lumière. Elle a obtenu un très brillant succès. »

M. G. Bret (Intransigeant) : « Si les idées sont plus hachées et recherchées que caractéristiques, la facture est habile, le coloris instrumental a de la diversité et de l'éclat. »

M. G. Pioch (Paris-Soir) : « M. Bloch ongea à donner... les titres : Dans la Jungle, etc. Il renonça à ces dénominations... Bravo ! C'est toujours amoindrir la musique que de la mettre en programme... Mais... ma liberté d'interprétation me conduit à ne pas aimer l'exotisme qui remplit cette œuvre d'un bon musicien, et, ce qui est plus rare, d'un musicien pensant. »

Sur le Concert franco-américain, de J. WIENER, 1^{re} aud. Padeloup :

M. E. Vuillermoz (Excelsior) : « Œuvre alerte et vivante, d'une clarté parfaite et d'une allégresse fort sympathique. Soucieuse de respecter la mode actuelle du néo-classicisme — entre nous singulièrement artificielle et conventionnelle — cette musique, qui s'amuse à américaniser Bach, recherche quelques archaïsmes de style assez savoureux et les galvanise par des rythmes syncopés résolument transatlantiques. Je n'aurai garde d'en faire grief à l'auteur. Je lui reprocherai plutôt d'avoir été trop timide dans ses allusions à la riche et souple technique du véritable jazz qui nous a donné, grâce au génie improvisateur d'un Paul Whitemann ou d'un Zé Confrey, des réalisations d'un équilibre si subtil et si nuancé. Car j'attends toujours qu'un grand chef d'orchestre ait le courage de nous révéler en France cette formule d'art saisissante que nous ne connaissons que par quelques disques de gramophone. »